

Recherches sociographiques

Jean-Charles Falardeau, 1914-1989

Simon Langlois and Jean-Charles Falardeau

Volume 30, Number 1, 1989

URI: id.erudit.org/iderudit/056404ar

DOI: [10.7202/056404ar](https://doi.org/10.7202/056404ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales,
Université Laval

ISSN 0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, S. & Falardeau, J. (1989). Jean-Charles Falardeau, 1914-1989. *Recherches sociographiques*, 30(1), 7–16.
doi:[10.7202/056404ar](https://doi.org/10.7202/056404ar)

Tous droits réservés © Recherches sociographiques,
Université Laval, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

JEAN-CHARLES FALARDEAU 1914-1989

HOMMAGE

Notre volume de 1982 rendait hommage à ce « grand aîné de nos sciences humaines », cofondateur de cette revue, qui nous a quittés discrètement en avril dernier. Nous honorons aujourd'hui sa mémoire par une toute simple gerbe.

Georges-Henri LÉVESQUE, o.p. :

Il y a eu Léon Gérin. Il y a Jean-Charles Falardeau. Dans l'histoire canadienne-française de la sociologie, voilà les deux premiers noms à retenir. Si l'un a ouvert la voie, l'autre en a posé les balises. Gérin fut le premier à en écrire. Falardeau le premier à l'enseigner.

Albert FAUCHER :

Je le voyais comme un être singulier, en avance sur plusieurs d'entre nous, étudiants de la nouvelle École des sciences sociales. On aurait dit un Montréalais enraciné à Québec. Il était étudiant en droit, il courtisait la philosophie, il s'intéressait aux lettres et à la musique. Il incarnait la polyvalence ; il nous étonnait.

« Durant trente ans, ce sera mon souci et mon salut intellectuel : comprendre des esprits jeunes et curieux ; respecter leurs attitudes ; les initier à de nouveaux cadres de pensée. D'autres diront le résultat de ce labeur qui fut ma raison d'être. » J.-C. F.

Fernand DUMONT :

Ce fut une belle aventure parce que nos professeurs prenaient le relais de nos propres rêves. Par dessus tout, à un moment où ce n'était guère à la mode, le souffle de la liberté intellectuelle répandu en d'interminables entretiens fraternels.

Guy ROCHER :

Le nombre de lettres de recommandation écrites par Jean-Charles Falardeau doit dépasser tout ce qu'on peut imaginer. Et comme il prenait pour chacune un soin qui lui a valu en la matière une grande renommée, je suis persuadé qu'on pourrait les publier et en faire une anthologie littéraire.

Benoît LACROIX, o.p. :

Nous le revoyons encore assis à la table de conférence, sérieux et digne, ferme dans ses mots, bien aligné sur son texte; nous l'entendons dire dans une langue froidement impeccable des paroles qui nous rassurent et nous interrogent tous. Sans qu'il le sache toujours, Falardeau aura, par ses travaux autant que par la direction de ses recherches en matières religieuses, profondément influencé le Canada français.

Nicole GAGNON :

Tel l'illustre précurseur de la sociologie québécoise, Falardeau s'est mis au travail «comme un artisan fidèle et imaginatif». Il s'est voulu observateur plutôt que promoteur d'idéologies nouvelles; il a incarné l'exigence de lucidité.

« Je m'étais enfin convaincu que la sociologie, science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer avec les yeux et avec les pieds, en observant et en marchant. »
J.-C. F.

Jean-Jacques SIMARD :

Avec toute l'élégance littéraire et la perspicacité sociographique qu'on lui connaît, Jean-Charles Falardeau tente d'expliquer «comment on peut être québécois» dans un joyau d'article où s'avoue doucement une grande affection pour le pays vécu. La façon ici proposée pour démonter les articulations dialectiques des rapports d'identité / altérité au sein de la collectivité québécoise demeure exemplaire.

CRITIQUE SOCIAL ET CRITIQUE LITTÉRAIRE *

Homme de lettres et homme de science, critique littéraire et critique social, philosophe et historien, écrivain et chercheur, Jean-Charles Falardeau a été avant tout un grand professeur. Un maître exigeant qui a éveillé chez ses étudiants le goût de la rigueur intellectuelle, le sens de la critique, l'exigence de l'expression correcte.

Durant les années quarante et cinquante, Falardeau a travaillé au « dépassement de l'interprétation lyrique et exaspérante du Canada français, disait-il, afin de le comprendre en deçà de la théologie et au-delà des habitudes nationalistes ». L'étude empirique des transformations sociales du Québec qu'il a amorcée avec ses collègues, fût-ce avec des moyens limités ou « avec des boussoles un peu grossières », a contribué à l'élaboration d'une nouvelle définition de la société canadienne-française et québécoise. Nous devons ce renouveau de la pensée au cours de la décennie cinquante à des intellectuels de la trempe de Falardeau. Dressant un bref bilan des travaux menés à la Faculté des sciences sociales de Laval pendant les vingt premières années de son existence, il écrivait en 1959 : « Nous avons participé à un mouvement social : ce fut d'abord et principalement un mouvement de recherche sociale. »¹

L'un des mérites du jeune professeur Falardeau fut sans doute d'avoir initié à la recherche sociale les premières générations de sociologues québécois. Sa méthode pédagogique est connue. « Je m'étais enfin convaincu que la sociologie, science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer avec les yeux et avec les pieds, en observant et en marchant. » Le tramway servit d'observatoire à ses élèves qu'il envoyait ainsi scruter et décrire la vie quotidienne sur la rue Saint-Vallier. Il entreprit avec l'aide de ses étudiants des monographies de paroisse et il dirigea une grande enquête empirique sur la ville de Québec au début des années cinquante,

* Extraits de l'allocation prononcée le 13 octobre 1982 lors du lancement des *Mélanges Falardeau*, à l'Université Laval.

1. « Lettre à mes étudiants », *Cité libre*, 1959 : 11.

employant ses élèves comme intervieweurs dans vingt-huit paroisses. Ses premières recherches ont pris comme objet la société réelle, le pays concret, travaux dans lesquels se retrouvent « une part de pensée abstraite qui tend vers l'universel, mais aussi une part d'attachement aux êtres en particulier », selon l'heureuse expression de Cyrias Ouellet.

L'énergie et les efforts que Falardeau a déployés pour contrer les lectures dogmatiques de sa société et pour critiquer les mythes politiques de son époque ne peuvent se comprendre sans faire un retour sur sa formation qui s'inscrit dans plusieurs registres : droit, lettres, philosophie, sciences sociales. Lorsque s'ouvre en 1938 l'École des sciences sociales de l'Université Laval, il se « déleste allègrement » du droit. L'un des motifs dominants, sinon le principal, de ce choix fut le besoin de comprendre ce qu'il était en train d'advenir à la société québécoise. La migration vers les villes, le travail des femmes dans les usines de guerre, les projets de réforme sociale conséquents à la Crise, les conflits idéologiques entre fascisme et démocratie, tous ces faits l'interpellaient. Déjà sociologue avant d'en avoir le diplôme ou le titre — appellation presque inconnue encore à l'époque — Falardeau s'interrogeait sur les transformations profondes de sa société, comme en témoignent avec évidence ses chroniques dans le journal étudiant l'*Hebdo-Laval*.

Après l'obtention de deux licences en 1941, pourquoi a-t-il choisi le Centre-Ouest américain comme point d'observation du Québec ? « Nous n'avions guère le choix. C'était la guerre et l'Europe, hélas, nous était fermée. » En 1941, le Département de sociologie de l'Université de Chicago était le foyer d'une intense activité intellectuelle. « On vivait de sociologie comme d'une poussée vitale », écrira-t-il plus tard. Chaque fois qu'il évoque son séjour aux États-Unis, on sent renaître chez lui la passion de l'étudiant, l'ardeur au travail et la volonté d'apprendre, le désir de sonder le réel et d'apporter des réponses à des questions sans cesse plus nombreuses. À Chicago, il a travaillé sur l'évolution de l'institution paroissiale avec Redfield, sur les strates socio-économiques avec Warner, sur la morphologie de la ville de Québec avec Wirth, sur la famille avec Burgess, sur les modèles d'analyse de la société globale avec Hughes, sur la culture avec Ogburn. J'évoque ces souvenirs que nous a livrés Falardeau parce qu'on retrouve en filigrane dans ses travaux d'étudiants les thèmes sur lesquels porteront ses premières recherches, après son retour comme professeur à l'Université Laval en 1943.

Il n'était pas facile d'entreprendre une carrière professorale dans un département de morale sociale et de sociologie à cette époque. Le père Lévesque a raconté avec humour ses longs efforts pour trouver les ressources nécessaires à l'engagement de quatre jeunes Québécois qui revenaient de leur séjour d'études à l'étranger, Maurice Lamontagne, Maurice Tremblay, Roger Marier et Jean-Charles Falardeau, qui tous acceptèrent de devenir professeurs sans être assurés d'un poste, sans être payés pendant d'interminables mois.

Jean-Charles Falardeau a été l'organisateur principal d'un grand colloque interdisciplinaire, tenu à Québec en 1952 pour souligner le centenaire de la

fondation de l'Université Laval, colloque dont les actes furent publiés dans un ouvrage classique dont il a été le maître d'œuvre : *Essais sur le Québec contemporain* (1953). Étude magistrale non seulement parce qu'elle pose un premier diagnostic sur les conséquences de l'industrialisation au Québec, mais surtout parce qu'elle fut l'inspiration de nouvelles recherches. Avec Fernand Dumont et Yves Martin, Falardeau a fondé *Recherches sociographiques*. D'abord véhicule conçu pour diffuser la recherche, cette revue a rapidement inspiré et piloté de nouvelles avenues. Pensons au premier colloque sur la situation de la recherche au Canada français : tous les observateurs s'accordent pour en reconnaître l'impact. Le second colloque, sur la littérature et la société canadiennes-françaises, fut important en outre pour la carrière même de Falardeau puisqu'à cette occasion il a mis en route un programme de recherches personnelles sur la littérature et l'imaginaire.

On a maintes fois reconnu au professeur Falardeau les qualités d'un universitaire de haut calibre au Québec, au Canada et à l'étranger. Qu'on en juge plutôt par les honneurs, les prix et les distinctions qu'on lui a attribués : membre de la Société royale du Canada, membre de l'Académie canadienne-française, doctorat *honoris causa* de l'Université York (Toronto), médaille Innis-Gérin, prix Esdras-Minville, prix Léon-Gérin. Sans compter les nombreux séjours comme professeur invité à l'Université de Bordeaux dès 1949, aux universités de Toronto et de Vancouver, à l'Université d'Aix-en-Provence, à celle de Caen, de Paris-Nord. Ces excursions en dehors de nos étroites frontières montrent avec évidence que ses préoccupations et ses travaux n'ont pas sombré dans un provincialisme étiqué ; ils ont au contraire débouché sur l'universel, leur point d'ancrage étant toujours le Québec, et même la ville de Québec.

Dans ses premiers écrits — je pense en particulier aux articles sur la stratification sociale et les classes sociales — toute l'attention du chercheur s'est portée sur l'analyse des multiples changements sociaux qui ont marqué le Québec. Une même structure caractérise ces textes : d'abord dégager l'histoire et la genèse du fait étudié, le décortiquer, le mettre en relation avec un ensemble plus vaste, cerner enfin les défis posés aux contemporains. Au début des années soixante, Falardeau s'est tourné vers l'étude de l'imaginaire social et de la littérature. « Trop pudiquement caché, mis parfois à l'ombre, l'esthète chez Jean-Charles Falardeau, écrit Guy Rocher, devait finalement triompher lorsque le sociologue trouva son centre d'intérêt dans la sociologie de la littérature. La jonction de l'homme de science et de l'artiste s'est ainsi réalisée et nous a valu une contribution de pionnier en même temps que de grande qualité dans un secteur neuf [...] » Falardeau a eu le souci constant d'enraciner la sociologie québécoise en parlant des précurseurs d'ici. « Le rôle de l'intellectuel, écrit Fernand Dumont, est de garder vivante une tradition de questions. » Ses travaux sur Érol Bouchette, Étienne Parent, Edmond de Nevers, Arthur Buies, Léon Gérin... sont aujourd'hui des pièces précieuses pour une histoire des idées au Québec.

Analyste lucide de la société québécoise, Falardeau est un écrivain hors pair, un homme de lettres racé. Sa maîtrise de la langue française écrite et parlée est remarquable. Attentif au fond et à la forme, il a su allier la rigueur de la pensée, la précision de la démonstration et l'éclat de l'expression. Je citerai ici le témoignage de Roger Duhamel : « Ce n'est pas faire injure aux sociologues de noter que leur souci essentiel n'est pas l'élégance du propos. [...] Falardeau commet cette excentricité de se distinguer par la maîtrise d'une langue rompue aux plus hautes exigences combinées de la justesse et de l'harmonie. »

Il faut enfin ajouter aux qualités de chercheur et d'écrivain que je viens d'évoquer celles de l'homme lui-même. Falardeau impressionne d'abord par l'ampleur de sa culture. Humaniste érudit, il a su concilier les attributs du savant et ceux de l'esthète. Ses parents et ses amis connaissent la finesse de ses goûts artistiques. Ses collègues de travail apprécient l'humoriste et le pince-sans-rire qui mieux que tout autre sait déridier à l'occasion une assemblée départementale sérieuse. Ses étudiants ont compris son authentique souci pédagogique. Enfin, ses opposants, occasionnellement, ont goûté la médecine de sa parole incisive, sans réplique possible.

Le Québec d'aujourd'hui doit beaucoup à des intellectuels comme Jean-Charles Falardeau. Nous sommes maintenant nombreux à travailler sur le chantier qu'il a commencé à défricher. Son œuvre et son enseignement seront encore longtemps une source d'inspiration pour mener à bien nos tâches.

Simon LANGLOIS

(13 octobre 1982)

*Département de sociologie,
Université Laval.*

DE LA RUE DES REMPARTS À SAINTE-FOY *

Il y avait une fois un promontoire ancré à la tête de l'estuaire du Saint-Laurent, fouetté par les grands vents venus de l'océan. Sur cette corniche, régnait un vaste complexe d'édifices gris où des hommes en noir répétaient, d'année en année, des leçons médiévales qu'ils extrayaient de boîtes de conserve scolastiques. Un jour survint, on ne savait d'où, un homme vêtu de blanc dont on apprit plus tard qu'il sortait des quatre vents de nordais du Lac-Saint-Jean et aussi des cheveu-légers dominicains. Cet homme, qui portait un nom épiscopal (sans ambitionner la mitre ni la crosse), fit surgir du roc une école nouvelle. Il se mit à proclamer des discours inédits dans lesquels il était question de liberté, d'autonomie, de désordre établi et de la nécessité d'acquérir une connaissance neuve de la cité des hommes. Il s'entoura de quelques collaborateurs émancipés qui se mirent, eux aussi, à parler en des langues qui étaient celles de l'économie, de la science politique, de la philosophie sociale, de la sociologie. Des auditeurs, au début assez nombreux, furent le public de cette nouvelle École de sciences sociales, ménagerie tumultueuse dont le très révérend père Lévesque était l'infatigable entraîneur-magicien.

Trois ans se passèrent et quelques-uns de ce parterre décidèrent qu'ils voulaient en connaître davantage de ces discours scientifiques sur la société et partir vers l'étranger pour tâcher, au retour, d'être associés à l'école dont on commençait déjà à parler, un peu en bien, beaucoup en mal. Ils se dispersèrent donc, l'un du côté de Harvard, un autre vers Washington, un autre vers Kingston, un autre vers Toronto. Un autre encore, que vous avez sans doute rencontré, toute sa vie accompagné d'un lutrin, opta pour Chicago. Chicago, sanctuaire œcuménique où Lloyd Warner nous lisait son manuscrit de *Yankee City*, où Louis Wirth décortiquait Comte dans un américain mâtiné de yiddish, où Robert Redfield disséquait avec une virtuosité étourdissante l'autobiographie d'une amérindienne Papago, où Everett Hughes se faisait le prophète de Max Weber, où Herbert Blumer proposait dans une

* Allocution prononcée le 13 octobre 1982, lors d'une réception en son honneur à l'Université Laval.

trajectoire linéaire les écureuils des cages spiraloïdes de Georges Mead. Et nous revînmes après deux ans, en 1943, pour former la première équipe permanente de ce qui aussitôt devint la Faculté des sciences sociales. Et ce fut, au coin des Remparts, une sorte de bazar comme à la porte des villes arabes : « — Par ici pour du beau Keynes tout neuf. — Qui veut du Durkheim pour tous les goûts et toutes les tailles ? — Venez voir mes valises tout plein des meilleurs Harold Innis. [...] » Et nous discourions, et nous entraîinions nos étudiants pour enquêter dans tous les recoins de la ville de Québec, et nous leur apportions toutes chaudes, au bout de nos pincettes, les œuvres de Rousseau et de Montesquieu arrachées silencieusement à l'enfer de la bibliothèque du Séminaire de Québec. Années de recommencements, de nouveaux parcours dans la forêt, de ralentissements et de rebondissements. Nous déjeunions d'espoirs et nous soupions de nouveaux programmes. Le nombre des étudiants changeait comme le temps du mois d'août à Québec. À deux reprises, je me retrouvai avec seulement deux finissants en sociologie !

Si la température intérieure demeurait instable, celle de l'extérieur se faisait souvent volcanique, politiquement agressive. « Les sciences sociales, répétait-on, c'est du socialisme... Vous êtes une pépinière de communistes... » Mais, tel le roc qui nous supportait, nous tenions bon contre vents et marées. Que de conférences il fallut prononcer, devant des clubs et des associations de toutes sortes, dans les collèges, et où encore, pour renverser de façon positive les courants de l'opinion. Enseigner les sciences sociales, à cette époque, c'était aussi se prolonger en acteurs sociaux politiquement engagés. Il est vrai que le défi politique d'alors était assez facile à contrer, mais il n'en était pas moins insidieux.

Et voilà que ce que j'ai amorcé comme un conte s'est de lui-même transformé en une sorte d'apologie de caractère institutionnel. Mes collègues et moi — je parle encore pour l'instant de ceux de la Faculté des sciences sociales — avions conscience de participer à une grande aventure qui ne pouvait pas ne pas être sans des lendemains qui projetteraient de nouvelles clartés sur notre univers québécois en mutation. Aussi bien il faudrait longuement évoquer, à ce point, l'effervescence qui transformait toute l'Université Laval des années 1940 : création de l'École de pédagogie et d'orientation, formation des Archives de folklore, fondation du Département d'histoire et du Département de géographie. Nous avons assisté et participé à la naissance d'une nouvelle Université Laval.

Ce qu'il y eut de plus stimulant encore, durant ces années, ce fut la présence d'étudiants remarquables. D'étudiants venus de tous les points de la rose des vents et qui étaient intellectuellement avides, critiques et stimulants.

Durant au moins une vingtaine d'années, à chaque rentrée scolaire, j'ai proposé à tous les nouveaux de première année un bref sondage qui contenait, entre autres, la question suivante : « Pourquoi avez-vous choisi de venir étudier les sciences sociales ? » Les réponses variaient sans doute, et il y aurait un livre fort révélateur à tirer de leur compilation. Dans la très, très grande majorité, pour ne pas dire dans la totalité des cas, un *leitmotiv* affleurait pourtant sous des expressions

multiformes : « pour mieux comprendre notre société et faire du bien à mes compatriotes ». Un jour d'ailleurs, j'eus à répondre, avec quelques collègues, à un questionnaire d'un pédagogue-orienteur destiné à cerner le profil professionnel des clientèles de diverses facultés. Lorsque je lui soumis celui que nous avions esquissé de nos commençants : « Mais, s'exclama-t-il, c'est le profil des étudiants en médecine que vous me montrez là ! » Le fait, me semble-t-il, se passe de commentaires.

De ces étudiants, quelques-uns, au début des années 1950, allaient devenir ou étaient déjà devenus nos collègues. Seulement en sociologie, nous étions rendus à une équipe de six. Le Département se remit en marche à pleines voiles et faillit emporter le cap Diamant dans son sillage. Quelle suprême satisfaction d'enseigner à plusieurs, en symphonie, de chercher collectivement à cerner l'inénarrable, à sans cesse poser des questions dont les échos, de toutes parts, reviennent mettre en cause le discours même qui leur a donné naissance ! Nous fondâmes une revue. Nous organisâmes des colloques. Déjà, en 1960, nous étions à Sainte-Foy, d'abord au pavillon Pouliot de la Faculté des sciences, ensuite à celui auquel la mort prématurée de mon ami Charles De Koninck devait laisser le nom. De nouvelles vagues d'étudiants, envahissantes et grondantes, non moins remarquables que celles qui les avaient précédées, venaient inonder les sous-sols et les entresols de notre ruche cimentée et aseptisée. Aux cabanes de bûcherons de jadis avaient succédé les anonymes manufactures d'une imprévisible mégalopole.

J'en suis nostalgique à ce point de non-retour, et c'est surtout pour moi l'occasion de remercier tous ceux qui m'ont aidé et escorté au cours de ce trop bref cheminement. En tout premier lieu, il va de soi que j'exprime ma gratitude à mon épouse qui, depuis Chicago et avec une ardeur indéfectible, n'a cessé d'être une inspiratrice, une critique judicieuse et, en plusieurs circonstances, celle qui m'a remis dans le courant de l'optimisme. Sans elle, ma vie eût été sans soleil et sans élan.

Merci également à l'Université Laval qui m'a supporté aux moments difficiles. Je dis merci aux centaines et aux milliers d'étudiants qui sans le savoir m'ont beaucoup appris et ont été ma raison d'être. À mes collègues de toute l'université, et en particulier du Département de sociologie, qui m'ont épaulé, enrichi et soutenu. Tout spécialement aujourd'hui, je suis confondu par ce témoignage collectif que vous me rendez, synthèse de vos labeurs et du plus vif de votre pensée. J'en remercie, de façon toute particulière, Fernand Dumont, Yves Martin, qui ont été les inspireurs de ce livre, et Simon Langlois, le responsable de cette cérémonie. Cet hommage m'est, entre autres, un stimulant pour aborder avec plus de projets encore une nouvelle phase de ma vie active.

On a dit que tout homme possède trois bibliothèques : celle qu'il devrait avoir ; celle qu'il voudrait avoir ; celle qu'il a. Ainsi en est-il, me semble-t-il, de toute carrière. Quoi qu'il en soit, la mienne est déjà là, en grande partie derrière moi. Pour paraphraser un mot de Jacques Rivière, je me sens comme un tisserand travaillant à une tapisserie dont il ne voit que l'envers et dont le motif n'apparaît qu'aux yeux

d'autrui. Tout ce que je peux ajouter, c'est que, si j'avais à recommencer, je choisirais la même carrière et la même discipline — une discipline, la sociologie — qui conduit où l'on veut : vers l'histoire, vers la philosophie, vers la littérature ou même la théologie, pour la bonne raison qu'elle vient directement ou indirectement, de tous ces lieux et que, sans cesse, elle tend à y revenir.

Ci falt la geste que Carolus declinet ...

Jean Charles-FALARDEAU

(13 octobre 1982)